

Pour éclaircir ses doutes il venait d'employer le moyen le plus naturel.

A Paris, et en toute autre circonstance, il se serait gardé de faire le premier pas vers son neveu, il aurait attendu que le hasard les mit en présence, sauf à aider un peu le hasard ; mais le chaleureux plaidoyer de Jeanne avait brisé la glace qui le séparait du fils de sa sœur ; il se sentait prêt à oublier les torts de Fabrice dans le passé et à ne pas douter d'un meilleur avenir ; il était heureux enfin de tendre une main amie à ce parent qu'il allait enrichir, et de la lui tendre sur-le-champ.

Tout en montant l'escalier qui conduisait à l'appartement du second étage, Fabrice réfléchissait.

Au second étage, Tiennette s'arrêta.

— C'est ici, monsieur... fit-elle en désignant une porte.

— Merci, mon enfant...

La servante redescendit.

Le jeune homme frappa légèrement.

Une ou deux secondes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit et M. Delarivière parut sur le seuil.

— Je ne m'étais donc pas trompé ! c'est bien toi ! dit-il en tendant les mains à son neveu.

Fabrice les saisit et les serra avec une effusion et un attendrissement si sincères en apparence que le plus déliant s'y fût laissé prendre.

En même temps, il balbutiait d'une voix émue :

— Mon oncle ! mon cher oncle ! que je suis heureux de vous voir ! Quand tout à l'heure on m'a remis votre carte, je ne pouvais en croire mes yeux tant votre présence me semblait invraisemblable ! Vous ici ? à Melun !

— Oui, mon ami... et je n'y suis pas seul.

Fabrice parut surpris.

— Comment ? demanda-t-il.

— Viens...

Le banquier conduisit son neveu vers le lit.

Jeanne, soutenue par les oreillers, s'appuyait sur l'un de ses coudes.

A son tour elle tendit la main au jeune homme, avec un sourire presque timide.

Il la prit, la serra avec une froide politesse en s'inclinant, et murmura :

— Madame...

— Appelle ma chère Jeanne d'un nom plus doux... interrompit le banquier. Appelle-la ta tante... Avant un mois Jeanne sera ma femme légitime devant les hommes, comme elle l'est déjà devant Dieu... L'obstacle qui nous arrêtait a cessé d'exister, j'en ai la preuve enfin. Je t'expliquerai tout cela.

Fabrice se sentit chanceler.

Cette annonce imprévue c'était la foudre tombant à ses pieds, qui venait anéantir sa dernière et frêle espérance.

Mais il fit appel à son énergie, il eut le courage de rester calme, et l'héroïsme de sembler joyeux.

Décidément son oncle n'avait rien entendu ; l'entrevue serait cordiale ; peut-être le banquier, touché d'un désintéressement admirable, le récompenserait-il en se montrant généreux...

Cette hypothèse valait la peine de pousser la comédie jus qu'au bout.

— Recevez tous les deux mes sincères félicitations... dit-il. C'est avec un joie profonde que je vous verrai légitimer votre bonheur...

— Merci, Fabrice, répondit Jeanne à voix basse. Je vous jureais bien... je savais que vous étiez bon...

— Mais que se passe-t-il donc ? reprit le neveu du banquier. Comment se fait-il qu'au lieu d'être à New York vous soyez dans cette chambre d'hôtel, et souffrante à coup sûr, car votre main a brûlé la mienne ?

M. Delarivière expliqua rapidement ce que nos lecteurs savent déjà.

— Vous avez été bien imprudente ? s'écria Fabrice en s'adressant à Jeanne après avoir écouté ce récit. Il fallait, comme le voulait mon oncle, vous reposer à Marseille pendant une semaine.

— Il est certain que cela eût été plus sage... répondit la jeune femme avec un nouveau et charmant sourire. Mais nous n'aurions pas la joie de vous voir en ce moment... D'ailleurs, avant trois jours je serai complètement remise... J'aurai repris toutes mes forces...

— Ce n'est pas douteux, mais tu paraiss fatiguée ce soir... dit avec inquiétude M. Delarivière voyant Jeanne essuyer son front où perlaient des gouttes de sueur.

— Le docteur m'a prévenue que j'aurais cette nuit un accès de fièvre et que ce serait le dernier... Je le sens qui s'approche...

— Nous allons te laisser reposer...

— Je tâcherai de dormir... D'ailleurs, Fabrice et toi, vous devez avoir le désir de causer longtemps...

— Oui... nous avons bien des choses à nous dire... Nous serons là tout près dans la chambre voisine... Si tu avais besoin de moi, tu m'appelleras...

Je n'ai besoin que de sommeil...

— A bientôt, chère tante, dit Fabrice, à demain...

— A demain, mon neveu...

Le jeune homme se pencha vers la malade et lui posa respectueusement ses lèvres sur le front.

Ce baiser la fit tressaillir, en même temps qu'il causait au banquier une sensation de joie profonde.

C'était le premier témoignage d'estime et de tendresse donné par "la famille" de celle qui serait bientôt l'épouse légitime et la mère honorée.

Hélas ! c'était aussi le baiser de Judas !

— Fabrice n'est plus le même, grâce à Dieu ! pensa M. Delarivière.

— Viens avec moi... reprit le banquier, et il emmena Fabrice dans sa chambre dont il referma la porte derrière eux.

Après un moment de silence, il demanda :

— Ma chère Jeanne est bien changée depuis deux ans, n'est-ce pas ?

— Changée ? répéta le jeune homme. Non, mon oncle... La fatigue d'un long voyage, le malaise qu'elle vient d'éprouver, ont momentanément altéré ses traits, mais elle est toujours belle... Elle a conservé son doux regard, son visage sympathique et son gracieux sourire...

— La pauvre femme a cruellement souffert !...

— L'empreinte de la souffrance disparaîtra bien vite...

— Enfin le danger est passé, grâce à Dieu !... il n'y faut plus penser... Voyons, assieds-toi...

Fabrice prit un siège.

— Et causons... poursuivait M. Delarivière ; parlons de toi...

— Une enquête... un interrogatoire sur faits et articles !... se dit le jeune homme je m'y attendais...

— Il y a deux ans, reprit le banquier, tu avais gaspillé les sept huitièmes de ta fortune... Je suis convaincu que de cette fortune il ne te reste rien aujourd'hui... Est-ce exact ?

— Oui, mon oncle, malheureusement.

— Comment vis tu ?...

La question était posée à brûle-pourpoint, d'une façon nette et précise.

Il fallait y répondre carrément, sinon véridiquement, (chose difficile, pour ne pas dire impossible), et avec une dose de vraisemblance suffisante pour n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit du banquier.

— Mes occupations actuelles, répliqua Fabrice, ne me constituent pas une position sociale bien brillante, mais enfin elles me sortent de l'existence oisive qui fut trop longtemps la mienne... Je m'occupe d'affaires de Bourse pour un agent de change de mes amis...

— Et cela te rapporte ?

— Fort peu d'argent... le strict nécessaire à peine...

— Et tu t'accommodes de cette portion congrue ?

— Il le faut bien... Je me suis faite une loi de ne pas dépendre d'un sou au delà de ce que je gagne... Je n'emprunte rien à personne. Je suis pauvre, mais tranquille...

— Est-ce toi que j'entends ! s'écria M. Delarivière stupéfait